

Le tiers indiscret Ébauche de phénoménologie génétique

Après une période historique caractérisée, en philosophie "continentale", par le mépris, voire l'exclusion à l'égard de tout ce qui pouvait ressembler, de près, ou de loin, à de l'intériorité - période qui n'est pas close dans les faits mais l'est sans doute dans l'esprit -, mon parti sera d'envisager la problématique du tiers à partir de l'*intimité*, intimité de soi avec soi ou intimité de soi avec un autrui. Ce parti me semble justifié par la phénoménologie génétique, ou tout au moins par l'apport considérable de la psychanalyse, en particulier de celle de Winnicott, à ce qu'on peut nouvellement élaborer comme phénoménologie génétique. Cet apport consiste en effet à mettre l'accent, comme ce ne fut jamais le cas auparavant, sur les rapports intimes, et très précoces, du nourrisson avec la mère. Alors que le nouveau-né sort du ventre maternel comme un petit mammifère, il appartient à la mère, déjà humaine à part entière, d'humaniser ou de civiliser le nourrisson au moins à un registre élémentaire, mais fondamental. Au lieu donc, comme on ne l'a que trop fait durant le siècle, de considérer l'origine comme une sorte de trauma originaire, cette nouvelle manière de considérer les choses consiste à partir d'une intimité originaire, même si celle-ci est hantée, voire effectivement perturbée, par des irrptions traumatiques. Il ne s'agit certes pas d'un retour à une sorte d'état de nature, mais tout au contraire de la mise en évidence d'une rapport toujours déjà humain à l'origine et fondateur de l'humanité, non pas de manière simple et irénique, mais de manière déjà extraordinairement complexe. Il est vrai que la nature (le développement physico-physiologique de l'enfant) y a sa place, mais comme toujours dans les affaires humaines, de façon normalement indéterminée et inassignable.

Il ne peut être question, ici, pour des raisons de temps, de redéployer les détails de la structure et de la genèse des rapports entre la mère et son bébé. Je me contenterai d'insister sur deux dimensions qui se tiennent ensemble. La première est que, si, comme le dit Winnicott, la mère est "suffisamment bonne", c'est-à-dire entre la posture où elle considérerait son enfant comme un objet séparé et vagissant qu'il s'agirait de nourrir périodiquement pour le calmer, et la posture où le nourrisson serait pour

elle un appendice d'elle-même qu'il faudrait "soigner" pour le garder sous son emprise, elle pourvoit aux soins du bébé en entrant en rapport avec lui comme vivant à part entière, c'est-à-dire par *Einfühlung* de ce qu'il ressent à travers ce que, de lui-même, il manifeste. Très relativement maîtrisable et ultimement immaîtrisable car énigmatique ou mystérieuse, cette *Einfühlung* qui, si elle a réellement lieu, est bien plus primitive ou archaïque que toute "projection" psychologique, a pour effet d'éveiller l'*Einfühlung* de sa mère par le bébé. Si pour simplifier, ou subsumer l'*Einfühlung* par le regard - regard qui passe par les yeux mais qui ne se réduit pas à accueillir du visuel -, on peut dire que le regard maternel sur son bébé a pour effet d'éveiller le regard de celui-ci sur sa mère. Or un regard n'est véritablement tel que s'il est habité, et habité d'une vie, c'est-à-dire d'affectivité irisée ou modulée en affections, lesquelles se propagent dans la chaleur et l'odeur du corps maternel, dans le son de sa voix, dans ses caresses, etc. Et c'est ce regard-là qui, très précisément, éveille le regard du nourrisson, le fait se situer *ici* par rapport au *là-bas*, bien que, au registre purement corporel, il y ait encore indistinction relative des deux corps, dans ce qui est, pour le bébé (mais de manière beaucoup plus cachée et subtile pour la mère déjà adulte), le *giron* maternel - véritable "terre qui ne se meut pas" pour reprendre une belle expression de Husserl. La mère fait donc *presque* partie de l'enfant (à condition que l'on puisse parler ici de parties), presque, parce qu'il y a aussi la seconde dimension, dont je n'ai pas encore parlé, des rapports mère/nourrisson. Dans les premières semaines de la vie, ce qui rythme ces rapports est l'alternance faim/rassasiement et fort heureusement pour l'autonomie de l'enfant, l'attente maternelle n'est pas toujours en harmonie avec ce rythme. Il y a donc si l'on veut, car ce terme n'a pas encore de sens pour le bébé, des phases d'absence de la mère. Ces phases d'absence peuvent donner lieu, soit à l'hallucination du sein, mais comme celle-ci ne nourrit pas, ou plus profondément comme elle est aveugle, sans regard ou pourvue d'un regard vide, elle s'accompagne d'angoisse, soit donner lieu, selon ce qui est la première manifestation du génie humain, à la "création" de l'objet transitionnel (Winnicott), c'est-à-dire à la constitution du rapport à la mère en l'absence factuelle de celle-ci.

Il convient d'être particulièrement attentif à ce moment, car c'est lui qui est constitutif de l'intimité. Quand le rapport mère/enfant se produit effectivement, d'une part la mère se sent (*fühlen*) effectivement dans le rapport c'est-à-dire aussi se sent *là-bas* où, par son rapport (son regard), son bébé se sent, si bien que d'autre part, et en quelque sorte en sens inverse, le

nourrisson se sent là bas où sa mère se sent et par là en vient en retour à se sentir lui-même dans le rapport. C'est en quoi l'absence factuelle de la mère n'est pas eo ipso catastrophique ou traumatique. Le bébé peut se sentir à travers la sensation (qui doit avoir lieu) de l'objet transitionnel, et celui-ci, du bout de tissu qu'il peut être en général, peut émigrer à une partie du corps propre de l'enfant ou même au son de sa propre voix dans le babil. L'autonomie du bébé sera complète quand le sein lui-même sera devenu transitionnel - transitionnel parce que, si nous comprenons bien, transition infinie de soi à autrui et de soi à soi. Et s'il y a ici traumatisme, c'est dans la double mesure où l'acte de se nourrir (sucrer le sein) semble détruire son objet dans un repas qui en paraît cannibale, et où, de l'autre côté, le sein (= la mère) qui paraît dévoré paraît pour autant, de son côté, exercer des représailles, ne serait-ce qu'en "laissant tomber" (en tous les sens de l'expression) son bébé.

Ce rapport de soi à soi fondé (*fundiert* au sens husserlien) sur le rapport primitif et primordial de soi au soi maternel est le rapport que je dirai définir l'*intimité*, qui n'a rien de spatial, ni même d'ek-statique, même s'il y faut, avec le jeu sans règles (*Winnicott*), la médiation de l'objet transitionnel (il n'y a pas d'auto-affection pure qui est une illusion transcendantale). Cette intimité, nous l'avons tous, et certes à des degrés très divers. Car précisément, il y a le tiers dont la fonction primitive est, telle sera ma thèse, celle de l'*indiscrétion*.

Avant d'y venir, et pour éviter toute équivoque, précisons que ce rapport de soi à soi n'est pas un rapport de sujet à objet, qu'il n'y a pas en lui de *Gegend* de ce qui ferait un *Gegenstand*, donc est un rapport sans position (*Setzung*) et ce, dans la mesure où l'"objet" transitionnel qui le médiatise ne joue son rôle de transitionnel qu'en tant qu'il n'est pas posé (comme "réel"), mais est, en termes husserliens, "*perzipiert*" par la *phantasia*. Le regard lui-même, quand il n'est pas mêlé à un voir simplement jeté sur une chose, mais quand il regarde, en s'éveillant par là, un regard, n'"envisage" rien qui soit figuré ni figurable pour l'imagination (le fantasme) et cependant, par la *phantasia*, qui n'est pas l'imagination, il "perçoit" quelque chose (*etwas*) qui bouge ou vit en tant que c'est un écart de soi à soi comme rien d'espace et de temps. Le regard éveillé est donc aussi quelque chose de cette sorte, si bien que le rapport de soi à soi est "contact" de soi à soi, dans l'affection en tant qu'écart comme rien d'espace et de temps. C'est ce contact étrange que l'on nomme la conscience, et en ce

sens, la conscience de soi n'est rien d'autre que le "contact" en et par un tel type d'écart entre un regard qui, *dans l'intimité*, est la trace de celui d'autrui, et le regard de la conscience. C'est là, si l'on veut, une première figure du tiers, mais celui-ci n'a rien d'indiscret puisqu'il n'a rien d'autre à "percevoir" que l'invisibilité ou l'infigurabilité intuitive de la conscience. Cela nous épargne donc la dialectique du Maître et de l'Esclave, car cela nous épargne le point tout métaphysique d'un oeil qui fouillerait la conscience jusque dans ses "entrailles" pour l'étaler au visible du corps ou de la chose, et donc pour la menacer de mort - selon une figure déplacée de ce qu'il y a de très kleinien dans l'idée de repréailles infligées par autrui. Reste à savoir, mais c'est une question dont je ne puis traiter ici, si ce regard du soi de la conscience de soi a quelque chose à voir avec un regard qui serait divin : je me contenterai de dire qu'en l'occurrence on parle tout aussi bien de voix silencieuse que de regard, et que la conception de ce rapport ne se tiendrait, sans doute par-delà toute orthodoxie, qu'à condition que Dieu lui-même ne soit pas posé, c'est-à-dire, classiquement, ne soit pas posé comme existant. De même que, dans l'échange des regards, autrui, tout comme d'ailleurs moi-même, ne sommes pas des étants ou des existants posés, mais des êtres (*Wesen*) non posés, quoique vivants.

Cela suffit pour nous faire comprendre que, eu égard à l'intimité, l'indiscrétion ne peut venir que du tiers et que celui-ci ne peut venir que de la *position* (*thesis*, *Setzung*) puisque c'est elle qui fait sortir de l'aire transitionnelle, champ, on l'a vu, de la *phantasia* "perceptive", qui n'est ni intentionnelle ni positionnelle, c'est-à-dire pas susceptible de position. Si cette dernière intervient, ce n'est pas la *phantasia* qui se pose en acte, mais l'imagination, à la fois intentionnelle et quasi-positionnelle de l'*objet* (et non de la *phantasia*) qu'elle vise à travers une "image" (le *Bildobjekt* de Husserl) qui est un simulacre (elle n'existe pas dans la visée intentionnelle mais elle y fonctionne en tant qu'elle "capture" la significativité intentionnelle de l'objet qu'elle semble figurer). L'imagination constitue donc un tiers dans l'intimité de la conscience, bien qu'elle soit, comme on dit, subjective.

Pour comprendre en quoi ce tiers peut être indiscret, il faut rappeler les divers sens de ce mot en français : intempestif par étourderie, importun, fâcheux ou inconvenant, ou encore, selon le sens le plus courant, ce qui cherche à savoir un secret ou l'événement en le révélant. De la sorte, l'imagination constitue un tiers indiscret dans l'intimité en tant qu'elle y

intervient étourdiment de façon intempestive et, littéralement, inconvenante par la perturbation qu'elle y introduit. Au contact de soi avec soi par et en écart se substitue une vie imaginaire dans l'imagination, une rêverie dans un quasi-dehors, voire même, dans les cas proches de la pathologie (sinon pathologiques), une intrigue avec une sorte de Malin Génie qui, un peu comme chez Descartes, fait du soi quelque chose comme le jouet, au sein d'une légende racontée en fait par personne, de significativités intentionnelles (sans soi "reel") et imaginatives. Rien n'est sans doute aussi indiscret eu égard à l'intimité du vrai soi que ces "histoires" que le "faux soi" à l'air de fabriquer pour sembler donner cohérence à la vie du soi. Et c'est d'autant plus trompeur que, je ne puis le montrer ici, l'affectivité s'en mêle sous la forme d'affects. Les "histoires" peuvent être séduisantes ou rebutantes, heureuses ou malheureuses, elles sont toujours indiscrettes, en tant aussi qu'elles paraissent révéler à celui qui se les raconte le secret ou la clé de sa personnalité. Il y a ici une connivence de l'indiscret et du faux. Le primordial dont le secret paraît avoir été percé est un pseudo-primordial, et dont la ruse est telle que, par le clivage ou la dissociation (*Spaltung*) qui est ici en jeu, le primordial paraît s'y être "oublié". Le secret éventé est finalement un secret de polichinelle : il est accessible à la psychologie toujours peu ou pro ratiocinante, fût-elle aiguisée jusqu'à la perspicacité de ce que l'on nomme le soupçon et l'intuition.

De la même manière, on peut concevoir que dans certains cas, la perception sensible (*Wahrnehmung*) peut jouer le rôle de tiers indiscret. Il suffit pour cela de considérer que l'imagination n'est pas un regard, mais un voir, et un voir, nous venons de l'indiquer, qui se perd en s'oubliant dans le vu qu'il voit, et de considérer en outre que la *Wahrnehmung* est un mixte de voir et de regard, pour comprendre que si l'imagination joue un rôle prédominant dans telle ou telle perception, au point que ses significativités intentionnelles (imaginatives) habitent la significativité intentionnelle perceptive à l'insu même de la conscience doxique qui la vise, l'objet sensible intentionné dans la perception constituera lui aussi un tiers indiscret, intempestif et importun, en tant qu'il paraîtra (nous en sommes aujourd'hui coutumiers) spectaculaire, tapageur, agressif, de mauvais goût, voire carrément laid, mais aussi excessivement accrocheur ou, d'un mot qui résume tout : "médiatique". Ces objets et leurs présentations nous arrachent à l'intimité du nous-mêmes, pour nous projeter, non pas, comme le disent trop facilement les sociologues, dans le social et une image du social, mais,

à nouveau , dans l'imaginaire, et en l'occurrence, dans un imaginaire plus immédiatement proche du Malin Génie en tant qu'il est manipulateur de nos pensées et de nos affects. Se voulant séduisant, il nous révèle à nous-mêmes des secrets que porte le tiers indiscret que nous portons en nous, et que, le plus souvent, nous cultivons avec quelque complaisance.

Enfin vient le cas le plus manifeste du tiers indiscret. C'est le cas d'autrui tel qu'il est aperçu à la manière, il est vrai équivoque, décrite par Husserl, à savoir perçu de façon sensible, par position de son *Leibkörper*, dans un mixte de regard et de voir. C'est sous cette forme, il est vrai, que la menace d'indiscrétion du tiers peut être portée à son maximum. Car s'il est aperçu comme *alter ego*, il l'est déjà comme tiers par rapport à moi-même modifié en *alter ego* de cet *alter ego*, c'est-à-dire, telle est la difficulté, à moi-même comme "modification" (le terme est de Husserl) du tiers qui s'est déjà constitué en moi eu égard à mon intimité - la "modification" husserlienne par autrui vient déjà trop tard, parce que la position s'y est déjà immiscée, par rapport à ce contact en et par écart qui a lieu sans position dans le regard et l'échange des regards. Dès lors, ce n'est pas tant, ici, que je devienne autre par rapport à moi-même comme primordial, mais c'est plutôt que, dans la situation décrite par Husserl, je devienne à moi-même (et quasi-circulairement, de façon narcissique) un tiers, et un tiers très indiscret eu égard à mon intimité, car sorte de "cheval de Troie" ou de "point d'entrée" à ce que l'on pourrait nommer le "pouvoir d'effraction" d'autrui. Ce tiers en moi ne doit pas me trahir (et trahir mes secrets) aux yeux du tiers hors de moi, mais si le rapport du moi intime à son tiers est vivant et non pas évaporé dans l'"image" du soi que serait le tiers imaginaire, ce tiers est aussi celui qui, censé savoir mes secrets, est censé pouvoir les protéger des inquisitions indiscrètes d'autrui. Son rôle est donc complexe et ambigu. Il est la figure posée, ou mieux trans-posée, du regard non positionnel (ne posant rien, entrant seulement en contact en et par écart comme rien d'espace et de temps) de la conscience de soi. Mais aussi bien, avec ce tiers, qui peut se mélanger aux deux autres, le contact intime de soi à soi peut être rompu - et de la même façon, le contact intime de soi au soi d'autrui. Pour parler la langue de Rousseau, l'amour propre peut couvrir de façon très indiscrète (intempestive) l'amour de soi. Et cela constitue tous les avatars du social institué, y compris l'éthique (les mœurs) et le religieux. La vérité ne fait que clignoter de manière instable et fluctuante, fugitive, par éclairs, dans le regard et l'échange des regards. L'illusion, la tromperie et le mensonge vont de pair avec l'indiscrétion du tiers, et le tiers ne peut

demeurer discret que s'il ne se pose pas et n'est pas posé. Telle est sans doute la nouvelle médiation qu'il semble, selon moi, nécessaire d'introduire dans la problématique de l'altérité, si l'on veut tout au moins échapper à la fois à la trivialité de la démultiplication sociale du moi et à l'hyperbole d'un autrui persécuteur envers qui le soi, dans le traumatisme, serait originellement responsable.

La question qui se pose ici serait celle de savoir si et comment, dans une origine tellement archaïque qu'elle n'aurait jamais eu lieu, l'autrui originelle peut être posé. Lieu propre à faire rebondir l'interrogation transcendantale, à ouvrir une dimension ou un registre qui n'aurait rien d'originellement ontologique, mais non plus rien d'originellement éthique - à moins d'entendre par *ethos* l'énigme de l'humanité, de la manière humaine de se comporter, au croisement insituable de la "nature" et de la "culture" - sans donc que l'on puisse jamais discerner ce qu'il y a de "nature" en l'homme, alors même qu'il y en bien en lui, et pas seulement du point de vue physico-chimique. C'est une grande "découverte", plus de la phénoménologie, et en particulier de Husserl, que de la psychanalyse, du moins comme théorie, d'avoir pressenti que le non positionnel (ce qui ne peut être posé sans être transposé en étant totalement déformé) en nous joue un rôle au moins aussi important, sinon plus, dans notre vie, que le positionnel (ce qui déjà en puissance peut être posé en acte sans subir de déformation). On aura compris combien le fait de réenvisager de cette manière, et le plus radicalement possible, les choses à penser, peut conduire à recommencer non seulement la phénoménologie, mais sans doute aussi la philosophie tout entière. Le non positionnel, Kant l'avait implicitement compris, nous fait échapper au règne et à la passion de la détermination.

Marc RICHIR